

Blagnac, questions d'histoire **69**

Revue Semestrielle d'histoire locale - mai 2025

Une famille blagnacaise
de monnayeurs
au XVIII^e siècle

p.1

Prosper Ferradou,
un homme
et son château

p.10

Jean Barthet,
un Blagnacais
dans la guerre

p.30

Les origines
du rugby
à Blagnac

p.40



La façade sud du château du Ferradou - photo BHM

Marcel Clouet,
un héros de
la Résistance

Témoignage sur
l'essai nucléaire
Béryl

La droguerie-quincaillerie
Rivals-Bazerque-Pommery

A la découverte
de la briquèterie
Bouyer-Leroux

et plus
encore ...

Guerre d'Algérie : l'histoire partagée et apaisée

« Blagnac Histoire et Mémoire » continue l'exploration de la guerre d'Algérie et de ses différents acteurs. Roger Gau, un des adhérents de notre association nous livre un témoignage unique sur le deuxième essai nucléaire souterrain français auquel il a participé, le 1^{er} mai 1962.

Nous le remercions vivement de ce récit qui nous fait revivre heure par heure le suspense avant le tir et les résultats de cet essai nucléaire qui l'a fait côtoyer deux ministres français au milieu du Hoggar en Algérie.

Mon témoignage sur l'essai nucléaire Béryl du 1^{er} mai 1962 en Algérie

Roger GAU

PROLOGUE

Lors de mon service militaire, après ma formation d'officier à l'École d'Application des transmissions de Montargis, j'ai passé huit mois en Algérie. Ensuite, en raison de mes capacités techniques, j'ai eu une affectation spéciale au Service Technique des Armées place Saint-Thomas-d'Aquin à Paris. J'avais la responsabilité de la réception des boîtes de tir et des missiles antichars SS10, SS11 et SS12. En avril 1962, mon chef direct était un commandant très sympathique. Au début du mois, il me dit de me rendre dans son bureau. Je me retrouve avec un autre appelé, officier comme moi. Le commandant a une mission à effectuer et il a besoin de nous pour la réaliser.

La France, nous dit-il, va procéder à l'essai Béryl (1) de la bombe nucléaire AN 11 dans le Hoggar en Algérie à 140 km au nord de Tamanrasset. Ce deuxième essai atomique souterrain devrait avoir lieu d'ici quelques jours, ajoute-t-il, à In Ecker tout près du camp de base de In Amguel. Il nous demande une discrétion absolue et nous explique que notre mission sera de faire de la détection d'explosion atomique par la sismographie. Notre commandant nous explique qu'il y aura trois postes de détection ; le premier à 50 km qui sera celui de mon collègue, le second à 100 km qui sera le mien et le troisième à 150 km sera celui du commandant lui-même. Le commandant partit en éclaireur début avril pour reconnaître le terrain et trouver les emplacements où nous allions implanter nos sismographes. Bien sûr, il avait auparavant étudié les cartes géologiques de la région, car pour avoir une bonne réception de l'onde sismique il fallait être implanté sur des roches dures. Le granit étant abondant dans la région, sa tâche fut facilitée.

RAPPELS HISTORIQUES

En raison de la réprobation nationale et mondiale, le gouvernement français décida assez rapidement de ne plus faire exploser d'engins atomiques à l'air libre dans le Sahara. On rechercha alors le moyen de les expérimenter sous la surface du sol et pour cela, une montagne de granit, le Tarrouil Tan Afella, situé dans le massif du Hoggar près de l'oasis de In Amguel, fut choisi. Le principe était simple : creuser

des galeries horizontales profondes, disposer la bombe au bout, la faire éclater et s'arranger pour que la galerie s'obture au moment de l'explosion afin d'éviter toute sortie de produits radioactifs. La réalisation était évidemment assez complexe, d'autant plus qu'il fallait pouvoir opérer de nombreuses mesures sans lesquels les résultats de l'essai n'aurait pas eu d'intérêt. La montagne du Tarrouil Tan Afella, dans laquelle on faisait éclater les engins atomiques, domine le plateau (altitude 1000 m) de 1300 m environ. C'est un énorme chapeau de gendarme, en granit, dont les parois sont presque à pic, tout au moins sur une de ses faces. Noir ou gris selon l'éclairage, parsemé d'énormes rocs éclatés par la chaleur, il est assez impressionnant.

DÉPART POUR LA MISSION

Le 25 avril 1962, à six heures du matin, nous nous retrouvons place Balard au poste de transit militaire avec d'autres personnes en civil ou en tenue et de tout grade. Après enregistrement des bagages, distribution des ordres de mission et contrôle d'identités, tout ce petit monde embarque à bord d'autocars militaires et rallie le Bourget vers sept heures et demie. Après avoir subi un nouvel appel dans le hall et attendu dans la salle de départ, nous sommes au pied de l'échelle vers huit heures et demie et nous embarquons après un dernier appel. Selon les règlements militaires de l'armée de l'air, on appelait d'abord les femmes dans l'ordre décroissant des grades des maris, ensuite les officiers, en commençant par les généraux pour finir par les sous-lieutenants, puis les adjudants, sergents-chefs et sergents et en dernier venait le tour de tous les civils, c'est-à-dire de tout le personnel du CEA (commissariat à l'énergie atomique), dans un ordre indifférent. Les caporaux-chefs, caporaux et soldats fermaient la marche. À cette époque, j'étais sous-lieutenant. L'avion que nous allions prendre était un Noratlas.

Cet avion a été défini, développé et fabriqué par la SNCAN (Société nationale des

constructions
aéronautiques du
nord) dont Sud-
A v i a t i o n e t
Aérospatiale sont des
héritières. Destiné au
transport militaire, le
Noratlas a volé pour
la première fois en
septembre 1949 et a
été fabriqué en série à
248 exemplaires.
C'était un bon avion
à deux moteurs, mais
d'un confort très



*L'avion
Nord-Atlas.
Collection
Roger Gau*

discutable. Non insonorisé, le bruit y était tellement fort que les passagers en sortaient avec des bourdonnements d'oreilles qui persistaient assez longtemps. Si l'on nous avait avertis, nous aurions pu mettre des boules dans les oreilles et éviter tous ces désagréments. Du reste, les vieux habitués n'avaient pas oublié d'en mettre. Il n'y avait pas de fauteuils, mais de chaque côté, le long des parois, une banquette amovible en toile offrait aux passagers un support plutôt dur. L'avion n'était pas pressurisé, mais la climatisation avait la réputation d'être excellente. La réalité fut différente, car la climatisation tomba en panne (c'était courant nous dit-on) dès que la côte méditerranéenne fut en vue. La température se mit à baisser, baisser, pour atteindre un niveau très inconfortable, malgré les couvertures qu'on nous distribua.

L'escale d'Alger fut accueillie avec soulagement par tous. La température n'était pas excessive, mais nettement suffisante pour nous réchauffer. Après un agréable déjeuner dans la cantine militaire, l'avion, qui lui aussi s'était rassasié de carburant, décolla pour In Amguel. Le vol fut très agréable. En effet, par le hublot, on pouvait voir un bien joli paysage. Après le survol de l'Algérie fertile, où le vert dominait c'est un terrain plus montagneux et passablement désertique qui s'offrait à nos yeux, de teinte grisâtre, parsemé de lacs, en général salés ou à sec. Puis le début du désert encore rocailleux. Ensuite le désert proprement dit ou plutôt les différentes sortes de déserts : collines de sable fin, en général gris ; passages de terrains argileux où le rouge rutil, puis vastes étendues caillouteuses mornes et sauvages avec, de très loin en très loin, les oasis : petits îlots aux vertes formes géométriques montrant leur minuscule piste d'atterrissage. Et en approchant du but, ce fut l'apothéose lorsque le Hoggar commença à défiler au-dessous de nous : gris, noir, violet, aux pics acérés, aux énormes blocs de granit, aux montagnes posées sur le plateau comme des îles sur la mer. Il est bon de noter que cet essai avait lieu après la signature des accords de cessez-le-feu d'Évian du 19 mars 1962, lesquels ne disaient mot sur cet essai et les essais atomiques en général.

CAMP DE BASE

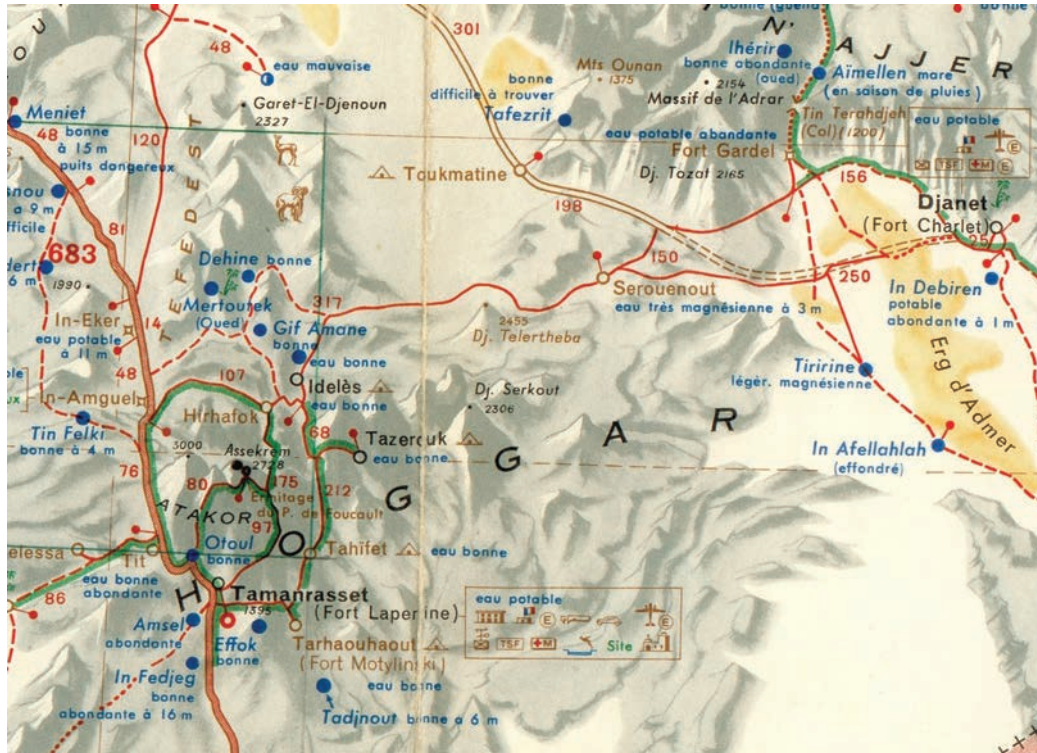
À In Amguel, notre commandant nous attendait à l'aérodrome. Ce dernier a été construit par l'armée après la décision de réaliser les essais nucléaires souterrains, on construisit également des puits et des routes goudronnées pour relier la base aérienne, In Amguel et la base du CEA située au pied du massif de Tarrouil Tan Afella. Une grande ville appelée « base-vie » destinée aux militaires et pour partie au CEA se monta également à In Amguel, alors que la piste impériale T 3 qui relie Alger à Zinder en passant par Guardaïa, El Goléa, In Salah, In Ecker, In Amguel, Tamanrasset (dit Tam) et Agadès était agrandie par le génie militaire.

Nous étions logés dans des cabines métalliques, climatisées individuellement et garnies de bois à l'intérieur. Ces cabines étaient disposées par paquets autour de « places » portant des noms de fleurs, les cabines étaient affublées de prénoms féminins. Pour la place, je pense à Anémone et à Narcisse pour la cabine, à moins que ce ne soit l'inverse. Nous avions un espace réduit, mais confortable avec l'électricité et l'eau courante, chaude et froide. Il y avait sur le site, des courts de tennis et un cinéma en plein air. Plusieurs restaurants étaient à notre disposition, chacun était décoré dans un style particulier qui lui donnait son nom. La nourriture fut toujours de bonne qualité. Je me rappelle qu'on nous avait distribué des cachets de sel, cela permettait de mieux fixer l'eau et d'étancher sa soif plus facilement. Complétant l'ensemble, un grand bâtiment faisait office de bar et de salle de café. À l'extérieur, une terrasse recouverte d'une toiture en lattis roseau offrait aux convives la possibilité de boire à l'air libre, ce qui était fort agréable le soir. Vu notre court séjour et notre emploi du temps nous n'avons eu guère le temps d'en profiter.

PRÉPARATION ET DÉPART POUR LA MISSION

Le lendemain de notre arrivée, le 26 avril, c'est mon anniversaire, mais personne ne le sait et personne ne le saura. Je pense alors à tous les miens qui eux j'en suis sûr pensent à moi en ce jour de mes 25 ans. À ma chère Maité et à notre petit bout de chou Véronique qui n'a pas encore deux mois. Nous passons cette journée et la suivante à la préparation de la mission. Tout d'abord, notre commandant nous présente les personnes qui vont nous assister, c'est-à-dire un sergent et un chauffeur. Notre équipement de survie comprenant de la nourriture pour dix jours et une

barrique de deux cents litres d'eau sont déjà à bord du camion. Pour une mission qui doit durer cinq jours, nous avons suffisamment de réserves. Ensuite, on nous présente les équipements sismiques que nous devons utiliser, c'est-à-dire sismographe, enregistreur, et les câbles de liaison. Après une explication de leur fonctionnement, on donne à chacun son propre kit qu'on nous demande d'installer et de brancher. Le sismographe étant posé sur le sol, il suffit de taper fortement sur celui-ci avec un marteau pour voir la réponse sur l'enregistreur. Tout est OK, le sismographe est délicatement remis dans son emballage et rangé dans le camion. Le matériel radio est également testé. Le lendemain 28 avril à sept heures du matin, nous prenons la piste en direction de Djanet via Hirafolk et Idelès.



Sur la carte ci-contre on peut apercevoir : In Amguel, notre camp de base, In Ecker, où aura lieu l'essai nucléaire et la piste jusqu'à Idelès. Collection Roger Gau

Nous avons fait à peine une quarantaine de kilomètres, quand le camion de notre commandant tomba en panne. Une tuyauterie d'essence n'avait pas supporté les vibrations très importantes de la piste et s'était fendue. Il faut préciser que ce camion avait fait la reconnaissance, soit plus de 300 km de piste cahoteuse. Après avoir démonté la canalisation défectueuse, sécurité oblige, une petite brasure suffit à colmater la fuite. Heureusement que le matériel de dépannage avait été prévu, sinon nous aurions été mis en face d'une situation délicate.

LA MISSION

Après 50 km environ, nous approchons du premier point de détection qui était celui de mon collègue-officier. Ce dernier et le commandant s'écartent alors de la piste de quelques centaines de mètres. L'endroit qui avait été identifié comme favorable pour l'expérimentation est repéré. La première équipe peut commencer son installation pendant que nous continuons notre route vers le deuxième point. Le même cérémonial se produit pour nous une cinquantaine de kilomètres plus loin. Le commandant me montre une zone favorable avec plusieurs blocs de granit où je pourrai poser le sismographe et s'éloigne. Lorsqu'il disparaît à l'horizon, je réalise notre isolement. Je m'éloigne alors de quelques dizaines de mètres et je fixe à jamais sur la pellicule notre camion qui semble seul au monde dans l'immense plateau de l'Amador.

*Le camion
dans le plateau
de l'Amador.
Collection
Roger Gau*



On disait que le panorama était lunaire. On a pu vérifier cette affirmation lors de la première mission américaine sur la Lune en juillet 1969. Pendant que je prends la photo et que je contemple le paysage, mes deux compagnons ont commencé à installer l'auvent. Il est très facile à installer. Un panneau articulé sur le côté du camion se met à l'horizontale, il est soutenu par deux piquets et il suffit d'accrocher la toile de tente avec des agrafes. Nous pensons que nous pourrions y dormir et manger. À peine installés, nous sommes tout de suite en liaison radio avec le poste central installé près du point zéro où l'explosion doit avoir lieu. On nous apprend que celle-ci aura lieu le 1^{er} mai. Nous aurons deux jours à attendre ! Et dire que nous n'avons même pas un jeu de cartes. Heureusement, j'ai apporté ma méthode Assimil de Russe. Une autre occupation sera de regarder les mirages qui apparaissent et disparaissent au gré des velléités du soleil.

La nuit précédant le 1^{er} mai, alors que nous dormons sous l'auvent, nous sommes tous réveillés par le vent qui souffle violemment en rafale. Le sable tourbillonne autour de nos lits de camp, rendant impossible de continuer notre nuit à cet endroit. Il est quatre heures du matin et après l'installation laborieuse des lits dans le camion, il me sera difficile de retrouver le sommeil. Comme nous sommes le jour J, tout le monde est debout à six heures. Après un petit déjeuner rapidement pris, et un petit brin de toilette, nous nous préparons pour la grande expérimentation. Il est sept heures et la radio nous indique « H moins deux heures ». Même à distance, on sent la tension qui monte au PC de l'opération. Dans notre station de l'Amador, le calme règne dans les esprits. Comme indiqué plus haut, j'ai, dès mon arrivée, repéré le bloc de granit affleurant qui est l'endroit idéal pour poser le sismographe. Pour faciliter l'installation, j'ai placé le camion à une dizaine de mètres. Le vent n'a pas faibli pendant la nuit et espérant une accalmie, je décide d'attendre encore avant d'installer le sismographe.

H MOINS UNE HEURE

Une fébrilité perfide m'envahit. Je dois absolument faire l'installation pour recouvrer mon calme. Le vent de sable ne s'est pas calmé et il est évident que je ne pourrais pas faire le branchement du sismographe. Aidé de mes compagnons, nous improvisons un abri avec une toile de tente que nous trouvons dans le camion. Elle est de dimension réduite et je dois faire le branchement allongé sur le ventre. Et là, le vent de sable aidant je casse un des deux fils de liaison du cylindre magnétique. Ce cylindre se déplace dans une bobine lors d'un séisme et produit un courant qui va vers l'enregistreur. Le fil cassé est en argent, car il doit entraver le moins possible

le mouvement du cylindre. « H moins quarante-cinq minutes », il faut vite trouver une solution et la mettre en œuvre. Je demande au chauffeur de fouiller dans son camion et de me trouver un fil électrique. Cinq minutes suffisent et voilà le fil. Il est en cuivre, à plusieurs brins comme je l'espérais. Je détache le fil cassé et le remplace par un brin du fil. Celui-ci est assez fin et devrait convenir. En l'absence de fer à souder, je fais une épissure et le tour est joué. Je tire le câble jusqu'au camion et le raccorde à l'enregistreur. À ce moment-là, nous sommes à H moins vingt minutes. Pourtant, je suis encore anxieux, la réparation est-elle satisfaisante ?

Pour tester le système, j'envoie le sergent avec la mission de trouver un gros caillou et de donner un grand coup sur le bloc de granit où est posé le sismographe. Avec un caillou de la taille d'un gros pamplemousse, je le vois qui me fait signe. Je pointe mon pouce vers le haut pour lui indiquer qu'il peut y aller. Mes yeux ne quittent pas l'enregistreur et soudain le stylet se déplace en décrivant une sinusoïde irrégulière. Je lui demande de recommencer et à nouveau le stylet nous donne les oscillations qu'on espérait. Ouf ! La radio annonce H moins dix et nous sommes enfin prêts. Malgré cela, l'attente est longue et enfin H moins trente secondes., vingt secondes., dix, cinq, quatre, trois deux, un, zéro. Quelques secondes et l'onde de choc arrive et notre enregistreur s'agite pendant quelques secondes. Dans le camion, c'est la joie, on se congratule, on s'embrasse même. Cette fois, ça y est, l'expérience a réussi. Pourtant, dans les minutes qui suivent, le poste principal de la radio est muet. Les postes périphériques appellent, mais pas de réponse. Que se passe-t-il ? Les appels se poursuivent pendant plus d'une demi-heure, mais en l'absence de réponse la radio devient complètement silencieuse. On ne comprendra que plus tard ce qui s'est passé.

LA SURPRISE DU RETOUR

Le 2 mai, notre commandant arrive et nous signale que de son côté l'expérience a bien marché, mais que le signal est trop faible pour être exploité. Nous sommes heureux de lui signaler notre réussite et de lui montrer nos enregistrements. Nous récupérons la première équipe qui était installée à 50 km, elle nous annonce que pour eux l'expérimentation a été un échec complet. Nous sommes les seuls à rapporter des enregistrements exploitables. Je repense, sans en parler, à ce fil rompu que j'ai réparé in extremis. Nous faisons une halte à Idelès, une petite oasis pleine de charme.

Le repas et la nuit passée chez l'habitant sont un enchantement. Le lendemain, alors que nous terminons à peine notre petit déjeuner, un bruit insolite attire notre



*La petite oasis
pleine de charme
à Idelès.
Collection
Roger Gau*

*La petite oasis
pleine de charme
à Idelès.
Collection
Roger Gau*



attention. Nous sortons sur la place du village et à quelques dizaines de mètres un hélicoptère s'apprête à atterrir sur la petite piste aménagée. Tout le village est sur la place.

Lorsqu'il atterrit, la porte s'ouvre et deux hommes cagoulés et vêtus de combinaison apparaissent avec un appareil dans les mains. Cet appareil est un compteur Geiger pour mesurer la radioactivité. Heureusement pour toutes ces populations, le niveau

*La place
du village
d'Idelès.
Collection
Roger Gau*



dans l'atmosphère est acceptable. Les points d'eau et les sources sont testés et ne sont pas contaminés. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais que s'est-il passé ? On nous explique juste qu'il y a eu une fuite avec un nuage radioactif. Nous ne sommes pas plus inquiets que ça. Lors de notre retour sur In Amguel, nous nous transformons un peu en touristes. Tout d'abord, un petit détour vers un oued à sec (il y pleut tous les trois ou quatre ans) nous permet d'admirer une petite (grande ?) merveille, un laurier rose de trois à quatre mètres de haut qui va sans doute chercher son humidité en profondeur.

Mais comment a-t-il poussé lorsqu'il était tout petit et que ses racines affleuraient le sol ? C'est un mystère que personne n'a su nous expliquer. Puis, à un croisement de piste, nous rencontrons deux Bédouins et leurs dromadaires. Ils nous proposent d'enfourcher leurs animaux moyennant finance. Je me décide difficilement. Ce fut un petit événement. Imaginez que vous montiez sur le dromadaire qui a replié ses quatre pattes. Pour se lever, il déplie d'abord ses pattes arrière et vous projette vers l'avant. Vous tentez alors de contrer par un mouvement arrière. C'est le moment



*Le laurier rose
à Idelès.
Collection
Roger Gau*

que l'animal choisit pour déplier ses pattes avant ce qui accentue votre mouvement vers l'arrière. Pendant tout ce temps, le dromadaire hurle, ce qui ajoute encore du piment à la scène.



*Le dromadaire.
Collection
Roger Gau*

RETOUR SUR LA BASE

À notre arrivée sur la base, nous avons tous été examinés, et l'on constata notre contamination. Heureusement, les poussières radioactives que nous portions n'étaient qu'externes. Pour les éliminer, il n'y avait que l'eau et le savon. On nous dirigea directement vers les douches. Lavés et brossés, nos habits confisqués pour être brûlés, comme on ne pouvait sortir nu comme un ver, l'armée nous habilla d'une chemise kaki, d'un pantalon réglementaire et d'un blouson. On nous demanda de nous présenter à la douche trois fois par jour, jusqu'à décontamination complète. Pour ma part, le compteur Geiger crépitait chaque fois qu'on le passait sur ma chevelure. Cela dura jusqu'à ce que je demande qu'on me coupe la mèche de cheveux contaminée, celle qui dépassait du chapeau de brousse lorsque le nuage radioactif passa dans la zone où je me trouvais.

Mais que s'était-il donc passé ? De nombreux témoins nous racontèrent. Tout se déroula fort bien jusqu'à l'heure H, mais au chiffre « zéro », un grondement sourd s'éleva, une série de secousses se firent sentir, et la montagne se mit à s'agiter, ce qui était le signe d'une explosion convenable. Les sourires apparurent, mais pas

pour longtemps – « Ça débouche ! » cria quelqu'un. Et c'était vrai. Par l'orifice de la galerie et un peu à côté s'écoulait un torrent de fumées. D'abord grises, puis parfaitement noires. Les gaz radioactifs, au lieu de rester confinés à l'intérieur, avaient trouvé le moyen de se frayer un chemin vers l'extérieur. Le gros panache noir était désagréable à voir. Par la suite, on comprit que cette couleur était due à la combustion du contenu de fûts entreposés à l'extérieur, mais au voisinage de la sortie de la galerie ! Sous l'influence de la chaleur, ils avaient éclaté et pris feu. Sur le moment, personne n'y comprit rien, on voyait un nuage certainement radioactif, ayant tendance à monter et se dirigeant droit vers le poste central en prenant une forme d'éventail peu ouvert. Le nuage radioactif est blanc sur la gauche et sur la droite la fumée noire due à l'explosion des fûts.

*Le nuage
radioactif.
Collection
Roger Gau*



Ce fut une belle panique et, comme toujours, les premiers effrayés affolèrent les autres. Ce fut une véritable ruée sur les voitures qui foncèrent vers la montagne et le nuage avec l'espoir d'arriver en temps utile à l'embranchement, de tourner à gauche et d'éviter la contamination. Les autres s'élançèrent presque tous à travers le reg, s'éloignant en direction du sud, perpendiculairement au nuage, et furent rapidement à l'abri. Le personnel du poste radio principal abandonna ainsi son poste, ce qui explique le silence radio après l'explosion. Les premiers partis passèrent sous les lambeaux extérieurs du nuage et furent plus ou moins contaminés.

Les plus touchés furent ceux qui prirent la route avec un peu de retard, dont les deux ministres (Pierre Messmer, ministre des Armées et Gaston Palewski ministre de la Recherche scientifique et des Affaires atomiques) et les généraux. Ignorant de la conduite à tenir en cas de contamination, Gaston Palewski échappa aux spécialistes, sauta dans sa voiture et se précipita dans sa chambre. Rattrapé juste comme il ouvrait sa valise, il fut, hélas, patent qu'il avait été contaminé. Le problème c'est que comme il était rentré dans sa chambre, celle-ci était contaminée ainsi que toutes ses affaires de rechange ! Ainsi, il sortit de la douche habillé, comme tout misérable troufion, d'une chemise kaki, d'un pantalon réglementaire et d'un blouson. L'histoire ne dit pas si on lui trouva d'autres habits plus conformes à sa fonction. Je ne pense pas m'avancer beaucoup en affirmant que oui. Par contre, toutes ses affaires et objets personnels, montre, portefeuille, etc. furent confisqués, emballés dans un grand sac plastique et décontaminés ultérieurement. Le ministre récupéra tout son bien, mais son portefeuille donna un mal fou à décontaminer, et près de huit mois furent nécessaires. Cela parut suspect à beaucoup de gens qui y virent une certaine malice ! Honni soit, qui mal y pense ! G. Palewski mourra d'une leucémie 22 ans plus tard, persuadé selon P. Messmer que ce cancer a été causé par l'accident. P. Messmer est également mort d'un cancer, mais à un âge

plus avancé, sans qu'il soit possible de lier ce cancer à cet accident. Les neuf personnes les plus irradiées ont été transportées à l'hôpital militaire Percy à Clamart pour surveillance et examens radiobiologiques complémentaires. Le suivi de ces neuf personnes n'a pas révélé de pathologie spécifique.

Je remercie Antoine Schwerer qui m'a fortement inspiré pour le récit ci-dessus. Centralien comme moi, il a écrit un recueil d'historiettes nommé « Auprès de ma bombe ». Faisant partie de la Direction des Applications Militaires du Commissariat à l'Énergie Atomique (dite DAM), il participa aux expériences nucléaires françaises et en particulier à celle que je vous raconte. Son récit m'a paru conforme à ce qui m'avait été raconté par d'autres qui l'avaient aussi vécue. Je lui ai donné la priorité.

RETOUR SUR NOTRE PROPRE SITUATION

Dans notre mission, nous devons démonter les équipements du camion, mais on ne pouvait y pénétrer tant qu'il était contaminé. Il est évident que la décontamination de notre camion n'est pas prioritaire. Il est donc prévu que quelqu'un d'autre s'en chargera et que nous allons retourner en France. Nous avons juste le temps d'étreindre le cinéma le 4, et le lendemain nous reprenons l'avion de retour. L'escale d'Alger est très éprouvante. La température n'est que de 30°, mais l'humidité est de 90 %. Autant dire que nous sommes comme immergés dans un bain de vapeur. Le retour à Paris n'est pas non plus de tout repos. Dans l'avion, des militaires retraités ont pris place. Ils ont entre 70 et 85 ans. Lorsque l'avion atteint les côtes françaises, l'un de ces militaires a un malaise. Une escale est nécessaire à Lyon pour déposer le malade. L'avion militaire est parké à distance respectable de l'aérogare que nous rejoignons à pied, le temps (très long) de refaire le plein. Les formalités administratives en sont la cause, nous dit-on !

L'atterrissage à Paris, avec trois heures de retard, se fait sous une pluie battante et une température de 15°. Les 35° et le soleil radieux du départ à In Amguel sont oubliés. Rentré à la maison, je m'aperçois que j'ai oublié ma méthode assimil de Russe à In Amguel. Bien que mon intention fût de racheter un autre livre, cela n'aura pas lieu et ainsi finit mon apprentissage de la langue russe. Je garde seulement la mémoire d'une partie de l'alphabet russe et je sais dire : « ya govoryu po-russki » qui signifie « je parle russe », mais qui n'est pas vrai.

Sur mon livret militaire dans le chapitre « Campagne » il est indiqué :

« En avion du 25-4-62 au 25-4-62

AFN du 25-4-62 au 4-5-62

En avion du 5-5-62 au 5-5-62 »

Ainsi finit cette belle aventure.

NOTES

(1) Nom donné au deuxième essai nucléaire souterrain français. Le premier baptisé Agathe a eu lieu le 7 novembre 1961 et s'est déroulé de façon satisfaisante au même endroit.